

UN AN APRÈS, OU UN MASSACRE POUR RIEN...

Les vainqueurs viennent ces jours-ci de célébrer le premier anniversaire de leur succès économico-militaire, avec plusieurs jours de retard d'ailleurs, et avec le concours de Jeanne d'Arc sans le bienheureux renfort de laquelle la cérémonie courait tous les risques de passer inaperçue.

Ce fut, en effet, plutôt piteux, et si l'enthousiasme d'il y a un an apparut un tantinet mitigé et refroidi par le cuisant souvenir de la grande déception de 1918, nous avons pu constater que la liesse, cette fois-ci, était maigre - comme la chère - et que la foule a généralement boudé les bals, défilés et discours par lesquels on essaie de raviver une foi patriotique qui fout le camp.

Sans aller chercher des explications dans le domaine de la politique internationale - qui fournirait de trop faciles justifications au pessimisme le plus noir - qu'il nous suffise de nous en rapporter à la situation intérieure de la France sur les plans tant économique que politique. Durant les années de l'occupation, le peuple a vécu d'espoir: a-t-il jamais su faire autre chose que de rêver et appeler de toute sa ferveur le libérateur dont l'apparition mettrait fin à toute souffrance, à toute oppression? La radio de Londres n'était-elle pas le baume, le viatique merveilleux grâce à quoi s'effaçaient pour un instant les misères quotidiennes et qui aidait à supporter la présence de l'armée verdâtre, car on savait «que c'était pour bientôt»?

Le libérateur est venu. Avec sa Libération. Tous les Français n'étaient pas d'accord, empressons-nous de le préciser, sur la personnalité du libérateur, mais enfin nous avions notre libérateur national et nul ne se fût avisé à ce moment-là de troubler l'immense explosion de joie populaire.

Le temps, qui vient à bout de tous les enthousiasmes, a passé, et les choses vont mal, très mal. Surtout, le peuple n'espère plus lien et de plus en plus il donne des marques de lassitude, de prostration pires que sous l'occupation allemande. Une misère tenace, un avenir dénué de perspectives et - qui sait? - peut-être un jour la désaffection à l'égard des partis dont on a tout espéré et qui ont failli sur toute la ligne, telles sont les déductions que l'on peut tirer des derniers événements politiques. Tout cela explique le peu d'empressement manifesté par les Français «libérés» à se réjouir en ces journées de mai, d'autant que certains communistes que nous connaissons bien pour avoir été de toute tradition les boute-en-train des mascarades patriotiques et populaires, faisaient plutôt grise mine depuis une douche aussi intempestive qu'inattendue qui leur tomba sur l'échine un certain 5 mai au soir et dont ils grelottaient encore le 12.

On ne se réjouit pas sur commande. Les bas salaires, le ravitaillement qui ne s'améliore pas, l'insolence de ceux qui s'empiffront parce qu'ils ont des moyens de paiement, la peur de la guerre: on ne croit plus à l'effronté mensonge de la «*der des der*»! - mais que croit-on au juste? Que voilà de piétres conditions pour qui veut créer une ambiance de fête et de joie!

Après six années de ruines, de massacres et de souffrances sans nom, le peuple français se retrouve aussi profondément divisé qu'avant. Il continue de se partager en deux blocs irréductibles, et si les noms ont parfois changé, la situation est restée la même. C'est, plus encore qu'avant la guerre, la politique extérieure qui conditionne et commande notre politique intérieure, on peut même dire que la France comme beaucoup d'autres puissances, n'a même plus de politique intérieure: aux deux blocs qui se concrétisent dangereusement sur le plan international répondent sur le plan national les deux blocs qui se dégagent de la redoutable confrontation du 5 mai.

C'est ici que prend toute sa signification l'espèce de retraite du général de Gaulle sur la tombe de celui qui deux années durant - de 1917 à 1919 - fit plier la France sous une véritable dictature. Certains journaux ont pu trouver plaisante cette invocation adressée par un journal calotin aux mânes de l'homme qui fut un des meneurs de l'anticléricalisme en France. Nous voyons, nous, la confirmation de ce que nous n'avons cessé d'écrire ici: que les oppositions de doctrines ou de croyances sont devenues purement factices, ne

correspondent plus à aucune réalité. Au surplus, le peuple se moque des doctrines, et tous les partis sont acquis à la politique totalitaire.

«Je refuse de rehausser l'éclat de vos fêtes par ma présence, a semblé dire de Gaulle. Vous voulez la politique des partis? Que les partis se débrouillent et qu'ils essaient de résoudre les contradictions politiques s'ils le peuvent. Tous, vous voulez un État fort. Vous l'aurez, car je reviendrai».

Travailleurs français, exploités du monde entier, ce n'est pas pour les libertés qu'on a assassiné cinquante millions d'hommes. Tous les pays d'Europe connaîtront tôt ou tard des régimes inspirés du fascisme, de Gaulle ne nous l'envoie pas dire.

Les partis et leurs querelles nous acheminent vers la dictature. Que la classe ouvrière se hâte de se séparer d'eux!
